

La  
Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XXII

Québec, 14 août 1909

No 1

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —  
Calendrier, 1. — Les Quarante-Heures de la semaine, 1. — *La Semaine religieuse*, 2. — La retraite ecclésiastique, 2. — Les Congrès eucharistiques, 2. — Causeries historiques, 3. — La fête de sainte Anne, 8. — Bilan géographique de l'année 1908, 13. — Bibliographie, 15.

— ♦ —  
Calendrier

— o —

15	b	DIM.	XI après Pent. Assomption de la B. V. M., I cl. avec octave. <i>Kyr.</i> royal. II Vép., mém. du suiv. et du dim. seulement.
16	b	Lundi	S. Hyacinthe, confesseur.
17	r	Mardi	Octave de S. Laurent.
18	b	Mercre.	S. Roch, confesseur. (16).
19	†b	Jendi	5e jour de l'octave.
20	b	Vend.	S. Bernard, abbé et docteur.
21	b	Samd.	Ste Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, veuve.

09216

— ♦ —  
Les Quarante-Heures de la semaine

— o —  
15 août, Limoilou. — 16, Sainte-Jeanne. — 17, Sainte-Rose.  
— 19, Saint-Paul-du-Buton. — 20, Saint-Ferdinand.

1

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA MAISON MÈRE  
C. N. D.

### La Semaine religieuse

— o —

Avec cette livraison, la *Semaine religieuse* commence sa 22<sup>e</sup> année. A cette occasion, nous remercions cordialement nos lecteurs de l'appui qu'ils nous donnent pour la publication de cette revue diocésaine.

### La retraite ecclésiastique

— o —

De dimanche à ce samedi, a eu lieu la première retraite du clergé, prêchée par le R. P. Hage, vicaire provincial des Dominicains.

— ❖ —

### Les Congrès eucharistiques

— o —

Cette année, le Congrès eucharistique international a eu lieu à Cologne, au commencement de ce mois d'août. L'an prochain, il se tiendra à Montréal.

Mgr Bentzler, évêque de Metz, a défini comme suit le caractère des congrès eucharistiques :

Un congrès eucharistique, a-t-il dit, n'est ni un concile, ni un synode : ni les fidèles, ni même les évêques congressistes ne sont réunis pour prendre des décisions doctrinales, mais simplement pour mieux comprendre l'esprit de l'Eglise dans la question de l'auguste Sacrement. Il s'agit non de faire ni même de provoquer l'enseignement de l'Eglise, mais de l'étudier tel qu'il existe dans toute son étendue... Dans ce but, la forme qui est entrée dans les habitudes chrétiennes est la réunion non seulement de diocèses d'un seul pays, mais de tous les évêques, des prêtres, des fidèles qui sont sous le ciel et qui sont tous convoqués de tous les points de l'horizon : c'est la catholicité de l'Eglise en réduction... c'est l'unité catholique, l'unité du respect, l'unité de l'amour, proclamée autour du Saint-Sacrement.

### Causeries historiques

— o —

#### QUELQUES CONVERSIONS CÉLÈBRES AUX ÉTATS UNIS

(Suite.)

#### CONVERSION DE LA FAMILLE BARBER

Les membres de cette famille de convertis sont :

	né	mort
Daniel Barber .....	1756	1834
Chloé Case, son épouse .....	1746	1825
Virgile-Horace Barber, fils du précédent .....	1782	1847
Jerusha Booth, son épouse .....	1786	1860
Mary Benedicta, Ursuline à Québec .....	1810	1848
Abigail, Ursuline à Québec .....	1811	1880
Suzanne, Ursuline aux Trois-Rivières .....	1813	1837
Samuel, Jésuite .....	1814	1864
Joséphine, religieuse de la Visitation .....	1816	1880
Noah Barber, sœur de Daniel, épouse de W. Tyler et mère de Mgr William Tyler, premier évêque de Hartford.		

Parmi toutes les conversions rapportées dans les annales catholiques de la Nouvelle-Angleterre, l'une des plus remarquables et des plus fécondes dans ses résultats, est sans contredit, celle de la famille Barber.

#### DANIEL BARBER.

Daniel Barber naquit à Simsbury, dans le Connecticut, le 20 octobre 1756, d'une famille où l'on professait les principes du puritanisme le plus rigide. Lors de la guerre de l'Indépendance, il servit comme soldat dans l'armée américaine pendant deux termes consécutifs (1).

Il appartenait à une famille nombreuse, influente et d'esprit cultivé. Son père qui, lui aussi, portait le nom de Daniel se trouva appauvri, après la guerre, par suite de la dépréciation du papier-monnaie.

L'atmosphère glacial qui, au commencement du siècle dernier, enveloppait toutes les idées religieuses chez nos frères

(1) *Catholic Encyclopedia*, art. Barber.

séparés ; le puritanisme prédominant dans la Nouvelle-Angleterre avec ses vues erronnées sur la personne de Notre Divin Sauveur que l'on considérait simplement comme un personnage célèbre ; le puritanisme, disons-nous, avec ses vaines formules et ses pratiques vides et stériles, dénuées de tout culte extérieur, avait fini par amener dans l'âme honnête de Daniel Barber, un profond dégoût pour la secte fanatique dans laquelle il était né. C'est pourquoi, à l'âge de 27 ans, il l'abandonna et se fit épiscopalien. Trois ans après, vers 1786, il devint ministre dans cette autre *église*, à Schenectady.

Pendant les trente-deux années qu'il passa dans l'exercice de ce ministère, on peut dire qu'il était déjà catholique au fond de son cœur. Tel était son respect pour notre Eglise qu'il ne craignait pas de faire usage du signe de la croix.

Après son mariage avec Chloé Case, fille du Juge Owen Case, de Simsbury, M. Barber alla s'établir à Claremont, dans le New-Hampshire, où il s'appliqua à l'éducation de sa famille composée de trois garçons et d'une fille. Probe, consciencieux et plein de droiture, il exerça durant trente ans les fonctions de ministre épiscopalien sans avoir jamais éprouvé le moindre doute sur la validité de sa prétendue consécration comme prêtre. Mais un jour, la lecture d'un livre catholique qui, par hasard, lui était tombé sous la main, le désillusionna et lui fit voir clairement la nullité des ordres anglicans, en lui démontrant que la consécration de l'évêque Parker avait été une indigne tromperie.

Sa confiance dans la religion protestante fut dès lors fortement ébranlée. Ses doutes augmentèrent encore à la suite d'une entrevue avec le célèbre Mgr de Cheverus, qui n'était alors que simple prêtre, desservant les catholiques de la ville de Boston.

Les ministres protestants, ses collègues auxquels il s'adressa ensuite, furent absolument incapables de réfuter les arguments du célèbre prêtre catholique. Mgr de Cheverus profita de la circonstance pour lui prêter plusieurs livres de l'histoire de l'Eglise et de théologie ; M. Barber les parcourut avec avidité et il les communiqua de suite aux divers membres de sa famille, en y ajoutant ses propres réflexions.

Il arriva à cette époque qu'il fut appelé à baptiser mademoi-

selle Fanny Allen, fille du fameux général Ethan Allen de l'Etat de Vermont, l'un des héros de la guerre de l'Indépendance.

Peu de temps après, mademoiselle Allen se convertit et se fit religieuse au couvent de l'Hotel-Dieu de Montréal. Or, M. Barber se trouvant alors en visite chez quelques amis de cette ville, fut témoin de cette conversion. Elle produisit chez lui une profonde impression.

Cependant il continuait toujours à lire et à étudier, avec le plus grand soin, les livres catholiques que lui prêtait Mgr de Cheverus. Sa femme et ses enfants partageaient avec lui ces études importantes.

Sur ces entrefaites son fils Virgile, comme lui, ministre épiscopalien et à la tête d'une académie à Fairfield, près d'Utica, dans l'état de New-York, vint lui rendre visite. M. Daniel Barber s'empressa de lui soumettre le résultat de ses études sur le catholicisme et lui mit entre les mains l'ouvrage si connu du Dr Milner : *The end of controversy*.

Cette visite et surtout la lecture attentive de tous ces livres catholiques amenèrent la conversion de ce fils de M. Barber ainsi que celle de sa femme, qui eut lieu en 1817.

L'année suivante le nouveau converti M. Virgile Barber retourna chez son père emmenant avec lui un religieux dominicain du nom de Père French (1) qui desservait l'église de Saint-Pierre à New-York. Le Père passa une semaine entière chez M. Daniel Barber, prêcha tous les jours, et le dimanche suivant il célébra la sainte messe dans la maison du ministre protestant !

Ce fut une véritable mission qui eut pour résultat la conversion de sept des membres de la famille Barber, savoir Madame Daniel Barber et ses quatre enfants, Madame Tyler, sœur de M. Barber, sa fille Rosetta, et son fils William Tyler. Ce dernier, comme nous le verrons plus tard, se fit prêtre et devint le premier évêque de Hartford dans le Connecticut. Ajoutons en passant que Madame Tyler eut la consolation de voir son mari et six autres de ses enfants embrasser la reli-

---

(1) Ce religieux a été missionnaire en Acadie ; les archives de l'archevêché contiennent des détails curieux à son sujet.

gion catholique. En outre quatre de ses filles devinrent sœurs de la Charité dans l'institut de Madame Seton. Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que cet institut doit beaucoup de sa prospérité au zèle de Mgr Bruté, évêque de Vincennes, (1) qui fut le directeur spirituel de la vénérable Mère Seton.

Quant à Madame Daniel Barber, c'était une femme d'un grand caractère, et d'une indomptable énergie, qui ne craignit jamais d'affirmer et de défendre, au milieu des protestants qui l'entouraient, la foi qu'elle avait embrassée.

Elle eut le bonheur d'être assistée dans ses derniers moments par son fils, le bon père Virgile, et de mourir entre ses bras après avoir reçu de sa main les derniers sacrements. Consolation suprême que Dieu lui accordait en récompense des sacrifices qu'elle avait faits pour entrer dans le sein de l'Eglise catholique. Elle mourut le 8 février 1825. Elle est la première personne catholique dont le corps repose dans le cimetière de Claremont (2).

M. Daniel Barber ne fit pas son abjuration et ne fut pas baptisé en même temps que sa femme et ses enfants. Toutefois, dès le 15 novembre 1818, c'est-à-dire peu de temps après la conversion de sa famille, il prononça son discours d'adieu à sa congrégation et résigna sa charge de pasteur (3). Ce discours a été publié dans les mémoires protestants de Daniel Barber et mérite d'être conservé. Il fait voir l'illusion des ministres qui prétendent travailler au salut des âmes sans avoir recours à la grâce des sacrements.

Ce fut par un excès de scrupules que M. Daniel Barber différa si longtemps son abjuration ; il voulait étudier et connaître à fond toute la doctrine catholique.

Toutefois, il pria beaucoup afin d'être bien sûr d'atteindre à la vérité. « Comme j'ai déjà changé de religion une fois, disait-il, je redoute de faire le pas décisif et d'embrasser la religion de ma femme et de mes enfants, laquelle cependant,

---

(1) On sait que Mgr Bruté était l'un de ces prêtres exilés, pendant la révolution française, qui ont rendu des services si importants à la religion catholique dans toute l'Amérique du Nord.

(2) Voir de Gœsbriand, *Catholic memoirs*.

(3) Voir Gœsbriand.

je le vois, les rend si heureux. Priez Dieu qu'il m'éclaire, afin que je puisse connaître sa sainte volonté. »

M. Barber se retira pendant quelques années chez certains amis qu'il avait dans le Maryland ; et lorsque son fils Virgile, devenu prêtre et jésuite, prit charge de la paroisse de Claremont, il alla demeurer avec lui et se rendit très utile en l'aidant à maintenir son école paroissiale. Son plus grand bonheur était d'être près de son fils à l'autel (1). Il servait sa messe tous les jours.

On conçoit quelle devait être l'anxiété de toute cette pieuse famille de convertis, en voyant ainsi son chef, déjà vieux, retarder si longtemps son entrée dans l'Église catholique.

Aussi quand son fils Virgile, sur l'ordre de son Supérieur, abandonna Claremont pour devenir professeur au collège des jésuites de Georgetown, il engagea son père à le suivre dans le Maryland.

Il en fut récompensé, car ce fut à cette époque que M. Daniel Barber fit son abjuration.

Enfin, après tant d'hésitations et à force de prières, M. Daniel Barber obtint la grâce de vaincre les scrupules qui le retenaient loin des sacrements, et surtout la faveur de surmonter la crainte pénible qu'il éprouvait de s'approcher de la Sainte Eucharistie. D'ailleurs il vivait, ainsi que les autres membres de sa famille, dans la plus grande ferveur, observant toutes les autres pratiques de notre religion, abstinence, jeûne, etc., ayant le plus profond respect pour tout ce qui regardait le culte extérieur. Rien ne lui causait plus de peine quand, en entrant dans la demeure d'une famille catholique, il n'apercevait pas un crucifix ou une image pieuse ! « Voulez-vous, disait-il alors à ses hôtes, voulez-vous que vos enfants redeviennent puritains ? — où est le signe de votre religion ? »

« J'ai eu, ajoute M. R. H. Clarke (2) la bonne fortune d'avoir vu souvent les trois célèbres convertis, Daniel Barber, son fils Virgile et son petit-fils Samuel. Ces deux derniers étaient alors devenus jésuites et professeurs au collège de Georgetown.

---

(1) *American Quarterly Review*.

(2) Voir l'article « *Our converts* » de R. H. Clarke dans le *Catholic American Review* cité plus haut.

« M. Daniel Barber fut à plusieurs reprises l'hôte de mon père à Washington pendant mon enfance. Il était très âgé et très souffrant. Au milieu de ses intolérables douleurs, il pria constamment sans se plaindre, et je l'entendais alors réciter pieusement son rosaire. Ma famille le vénérait et le regardait comme un saint, lui témoignant la plus grande tendresse et c'était toujours un bonheur pour nous de le voir venir habiter sous notre toit. »

Il mourut en 1834, à Saint-Inigo, dans le Maryland, âgé de 78 ans. Ses dernières paroles furent l'expression humble et sincère du regret profond qu'il éprouvait d'avoir prêché l'hérésie pendant trente années de sa vie. Il suppliait Dieu alors de lui pardonner son passé, et d'accepter sa reconnaissance pour lui avoir fait trouver la vérité, puis, l'âme sereine et remplie de confiance, il s'endormit dans le Seigneur.

(A suivre.)

R.-E. CASGRAIN, ptre.

### La fête de sainte Anne

PAR LE R. P. P.-V. CHARLAND, O. P.

(Suite.)

— o —

Saint Bernard conclut ainsi sa lettre :

« La sainte Vierge ne saurait, à quelque titre que ce soit, goûter un culte qui n'est introduit dans l'Eglise que par un esprit de présomption et de nouveauté. . . Après tout, s'il paraissait à propos d'instituer cette fête, il fallait d'abord consulter le Saint-Siège au lieu de condescendre précipitamment et sans réflexion à la simplicité d'hommes ignorants. (1) »

La question principale encore une fois mise de côté, puisqu'elle n'entre pas dans notre cadre, du moins pour le moment, il reste celle-ci qui est la nôtre :

« La fête de sainte Anne était-elle célébrée, au douzième siècle, en Occident ? »

Selon toute apparence, elle ne l'était pas universellement ;

(1) S. Bernard, *Œuvres*, trad. Charpentier, t. I, pp. 307, 309, Lettre CLXXIV.

elle ne l'était pas en vertu d'un décret pontifical, mais saint Bernard lui-même insinue qu'elle l'était, de quelque manière que ce soit, en certaines églises. Que signifie en effet cette phrase : « On parle d'un écrit et d'une révélation d'en haut, comme s'il était bien difficile de... prouver que la sainte Vierge réclame pour les auteurs de ses jours des honneurs pareils à ceux qui lui sont rendus à elle-même ? » Ne peut-on pas penser que certaines communautés chrétiennes se seraient en effet autorisées d'un « écrit » ou d'une « révélation » d'en haut pour introduire chez elles le culte et la fête de notre Sainte ?

Mabillon dit que « les docteurs anciens ne sont pas d'accord avec les modernes sur la pensée et le but de saint Bernard dans cette lettre (1) », et pour nous aussi, quant à la question qui présentement nous occupe, elle est bien énigmatique. Dans une autre lettre que nous citerons plus loin, le saint Docteur déclare qu'il ne convient pas de rendre un culte public aux saints de l'Ancien Testament; et il s'expliquera alors sur ce sujet, mais en attendant, on est porté à se demander si, pour lui, les parents de la Vierge appartenaient à l'Ancien Testament ou au Nouveau; s'il eût trouvé des objections à l'institution canonique de leur fête? La fin de sa lettre, et le dernier passage que nous en avons cité, nous rassurent. Malgré les objections qu'il fait contre la fête de l'Immaculée Conception, il s'en remet au jugement de l'Eglise, et s'il est si expressif, si âpre même en son langage, ce serait peut-être au fond, — qui sait? — parce que, avant d'instituer cette fête, les Chanoines de Lyon n'ont pas consulté le Saint Siège. Nous pouvons sans doute raisonner *a pari* pour la fête des « Parents de la Vierge, » et il aurait voulu simplement que, pour la célébrer, on demandât préalablement l'autorisation du Souverain Pontife.

L'immense correspondance active et passive de l'abbé de Clairvaux le mettait à même de savoir tout ce qui se faisait de son temps, et peut-être, lui, un homme d'ordre, regrettaient il certains abus qui avaient pu se glisser dans la liturgie de diverses églises particulières. Nous l'avons vu tout à l'heure, les Papes, jusqu'alors, avaient accordé aux évêques une grande

---

(1) S. Bernard, *loc. cit.*, notes de la fin, p. 711.

liberté sur ce point, mais on remarquera justement que la lettre de saint Bernard est adressée, non à un évêque, mais à des Chanoines, ce qui suppose que les Chanoines s'attribuaient volontiers les mêmes facultés que les évêques; on se rappellera aussi, que, à peine vingt ans plus tard, Alexandre III entreprenait de restreindre les privilèges des évêques précisément dans ce même domaine de la liturgie. Dès lors, la lettre de saint Bernard n'apparaîtra plus uniquement comme une protestation pure et simple contre l'institution de telle ou telle fête, mais en même temps et plutôt comme un plaidoyer en faveur de la suprématie romaine dans le règlement de ces sortes de questions.

Quoi qu'il en soit de ces considérations jetées en passant et peut-être en hors-d'œuvre au hasard de la plume, on peut croire, puisque saint Bernard lui-même semble nous y inviter, que la fête de sainte Anne, autorisée ou non par le Souverain Pontife, était célébrée de son temps, c'est-à-dire au douzième siècle.

L'était-elle au delà ?

Un peu plus loin, après notre étude sur l'Orient — entre parenthèses, l'Orient ne fait ici aucun doute — un chapitre sur le culte de sainte Anne en Occident avant le quatorzième siècle, indiquera ou décrira un grand nombre de monuments historiques, artistiques ou littéraires qui nous reporteront, comme dit Grégoire XIII, « jusqu'aux premiers âges de l'Eglise, » et l'existence bien constatée de la dévotion à notre Sainte en chaque siècle, nous fera peut-être conclure, si nous ne sommes pas trop fiers, à l'existence de sa fête, d'une fête au moins quelconque que les fidèles célébraient en son honneur.

Je sais ce qu'aurait dit ici le « modernisme, » il y a quelques années. Mais le modernisme n'existe déjà plus, n'est-ce pas ? Sans doute, selon l'ancienne formule qui restera éternelle, je pense, parce que c'est le premier et le dernier mot du bon sens, « il ne faut rien avancer qu'on ne puisse prouver, » mais qu'est-ce que c'est qu'une preuve ? N'y a-t-il de preuve possible que le document, le document qui d'ailleurs est lui-même rarement certain puisque personne ne l'a vu rédiger par celui qui en est proclamé l'auteur ? L'argument, la conclusion de simple bon sens, ne peut-elle pas remplacer, et maintes fois avec

avantage, le document lui-même, puisqu'il est assez suspect, comme nous venons de dire ?

Rien ne nous afflige ou ne nous amuse — cela dépend des heures — comme de parcourir certains ouvrages de notre érudition contemporaine, et même les plus graves, les plus savants, les plus franchement catholiques et dévoués aux causes catholiques. Ils n'osent plus rien affirmer ; « il leur semble téméraire de dire que... », « il serait téméraire même de penser que... » ; « c'est sous toute réserve que... » et « il ne faut pas s'aventurer jusqu'à... » et cetera ! Si l'on n'a rien à dire, qui ou quoi donc oblige à parler ? Et j'ajouterais : Si l'on n'a rien à bâtir, à quoi bon démolir ?

Et du reste, même ici, serait-il vrai de dire que, à partir du douzième siècle, tout document nous fait défaut pour prouver l'existence de la fête de sainte Anne à cette époque ou même antérieurement ? Sans parler de l'Orient, où cette fête est extrêmement ancienne, comme nous le verrons plus loin, il y a lieu de croire qu'elle était célébrée de quelque manière en Occident, dès le neuvième siècle, sinon plus tôt. Pourquoi un ouvrage extrêmement savant, et qui promet « de dire le dernier mot sur toutes les questions de liturgie et d'archéologie », affirme-t-il que la fête de sainte Anne n'apparaît sur aucun calendrier antérieur au quatorzième siècle ? C'est pourtant ce même ouvrage qui nous donne la gravure, la meilleure qui existe, du célèbre *Calendrier de Naples*, comme on l'appelle, monument authentique du neuvième siècle où, malgré les contestations des auteurs, nous pouvons lire, non pas une fois, mais trois fois le nom de notre Sainte (1). Nous y reviendrons plus tard, mais en attendant, nous croirons pouvoir penser qu'un calendrier ecclésiastique, qui indique des noms de saints, a l'intention d'indiquer en même temps sinon leur fête, au moins leur mémoire liturgique.

Soit dit en passant, se réclamer d'un savoir infallible n'est ni modeste, ni même prudent. Aux arbitres soi-disant souve-

(1) A part l'ouvrage dont il est ici question, plusieurs autres, et en particulier, un tout récent et facile à trouver, l'*Annuaire Pontifical Catholique* de 1909 (Maison de la Bonne Presse, Paris), ont publié ce calendrier *in extenso*. On y trouvera au 25 juillet : NT S. Enprax et Anne ; au 9 septembre : S. Joachim et Anne ; au 9 décembre : Cceptio S. Anne Marie virg. (voir gravure).

rains de toutes les grandes questions, on préfère d'instinct tel écrivain qui n'annonce que *des notes*, ou de *petits livres*, et nous donne cependant de beaux, grands et solides ouvrages (1). Surprise pour surprise, on aime mieux la seconde, et pourquoi Mgr Duchesne à qui nous faisons allusion, n'a-t-il pas écrit à notre place ce chapitre sur la fête de sainte Anne, lui qui est la source de tous les documents et qui peut par conséquent, tout savoir, ici comme ailleurs ?

Ce que nous croyons au moins savoir, quant à nous, pour le moment, c'est que les mots *fête* et *culte* ne sont pas des termes tellement corrélatifs que l'un ne puisse jamais aller sans l'autre. Les fêtes présupposent, emportent le culte, puisqu'elles en sont une des expressions les plus manifestes. Mais le culte peut exister sans les fêtes. Dira-t-on que les chrétiens n'ont pas toujours honoré la naissance du Sauveur ? Et pourtant la fête de Noël était encore inconnue en Occident vers le milieu du troisième siècle. Dira-t-on aussi que la sainte Vierge est restée comme une étrangère pour les premiers chrétiens, parce qu'il est impossible de signaler une seule fête en son honneur avant la seconde moitié du quatrième siècle ? Ce serait raisonner à la façon de la critique non plus seulement moderniste, mais *protestante* et *protestant* toujours comme, par exemple, celle de Monsieur Benrath. Monsieur Benrath en effet, — puisqu'on l'a nommé et que la chose peut se dire en passant — a prétendu prouver que Marie n'avait été l'objet d'aucun culte chez les premières générations, et son grand argument est celui-ci : « Athénagore, Tatien et Théophile ne font d'elle aucune mention, et dans ce que nous connaissons des apologies d'Hermias, de Quadratus, d'Ariston et de Miltiade, son nom n'est pas prononcé. » C'est se donner un triomphe facile, un triomphe d'avocat, non pas d'historien ou de savant ! M. Benrath oublie de dire que ces apologistes ne citent pas non plus le nom de Jésus, ce qui prouverait que Notre-Seigneur ne tenait de leur temps aucune place dans la vie religieuse des fidèles (2).

---

(1) Mgr Duchesne, *Origines du culte chrétien*, préface.

(2) Voir Neubert, *Marie dans l'Eglise anténicéenne*, 1908, p. 156 ; Terrien, *La Mère de Dieu*, t. II, in etc.

Si c'est un procédé trop simpliste d'affirmer un fait parce qu'il n'est pas nié, c'en est un autre par trop rigoriste et radical que de nier tel autre fait parce qu'il n'a pas été affirmé. Aucun document pontifical ou épiscopal ne nous reste qui affirme la fête de sainte Anne dans les premiers siècles, mais faut-il conclure de là qu'elle n'existait d'aucune façon ? Outre que des milliers de documents de cette nature ont pu périr et de fait ont péri, on ne voit pas que ces témoignages soient la preuve *sine quâ non* de notre thèse. Que si cependant ils l'étaient, et qu'il fallût, parce qu'ils nous manquent, renoncer à toute *illusion* sur l'ancienneté de la fête de sainte Anne, il nous resterait le *culte*, le culte aussi ancien que l'Eglise du Christ et de la Vierge, comme nous le verrons, et ce serait encore assez pour nous. « On ne peut pas tout avoir, » dit la sagesse populaire,

(A suivre.)

---

### Bilan géographique de l'année 1908

PAR LE F. ALEXIS-M. G.

AMÉRIQUE

(Suite)

Le GRAND KRACH d'Amérique. Ce mot de « krach » est la forme germanique du mot français « crac », du verbe « craquer », briser avec éclat. — Il apparut pour la première fois en France, dans le langage des gens de Bourse et dans la presse, en 1882, lors de la chute de l'Union Générale.

Or, au commencement de cette année, l'extraordinaire débâcle qui bouleversa la situation financière des principales places des Etats-Unis, et de New-York particulièrement, lui a donné plus d'actualité que jamais. Elle fut provoquée par la faillite d'une banque constituée au capital de 6 millions seulement, laquelle osa attirer à elle plus de 400 millions en dépôts. Un beau matin, de mauvais bruits circulent et les déposants se précipitent aux guichets, mais n'y retrouvent plus leur argent ! Cette faillite en provoqua, paraît-il, plus de 10000 autres, dont le passif total fut de près de deux milliards de francs !

D'où le ralentissement des affaires, qui, des Etats-Unis, atteignent le monde industriel tout entier.

Rappellerons-nous encore les *Sky-Scrapers*, ces audacieux « gratte-ciel » qui semblent vouloir singer la « Tour de Babel ? »

Il paraîtrait que le building du « Metropolitan Life » Insurance » aura 60 étages, au lieu de 46, et 260 mètres d'élévation totale : il coûtera 50 millions, six fois plus que la Tour Eiffel !

Cette excentricité a réveillé le zèle des New-Yorkais, qui demandent une loi pour limiter la hauteur des « gratte-ciel », non seulement au point de vue esthétique, mais surtout des inconvénients pour l'hygiène et la circulation des rues. Dans une voie bordée de ces maisons géantes, la lumière est interceptée, l'air agité de courants violents. En outre, chacune d'elles dégorge à certaines heures des milliers d'hommes d'affaires, qui, pour se mouvoir à l'aise, devraient circuler sur trois rangs, trois couches, trois épaisseurs ; encore faudrait-il interrompre le passage des voitures et tramways.

*Villes-champignons.* En tout, les Américains font grand et vite. Dans le Nevada, la découverte de gisements d'or a fait accourir au hameau de Rawhide, en six mois de temps, 8000 chercheurs d'or, s'abritant provisoirement sous la tente. Le bois se vend 1 fr. la bûche, 2 à 5 fr. la planche, le seau d'eau 1 fr. ; un logement coûte de 5 à 10 fr. par jour.

A Gary, près de Chicago, endroit désert où le trust de l'acier a fait construire de vastes usines, on a vu surgir en dix-huit mois une ville de 15 000 âmes, qui sera portée en moins de quatre ans à 50 000, dont 20 000 ouvriers.

*La cité des poules.* Il existe en Californie, à 75 kilomètres environ de San Francisco, une ville peuplée de 8000 habitants et de 1 million de poules : c'est Petaluma. Chaque famille exploite des poulaillers qui, par milliers, ont été dressés sur le flanc des collines environnantes. Les plus riches élèvent dix mille et quinze mille individus à la fois dans leurs « ranchos ». L'une des fermes-modèles peut contenir cent mille pensionnaires. Tout y est aménagé avec le plus grand soin : appareils incubateurs, couveuses, infirmeries perfectionnées s'y trouvent. La cité des poules a exporté 120 millions d'œufs en 1907.

Deux chemins de fer curieux viennent d'être inaugurés :

l'un d'eux, souterrain, passe dans un *tunnel* monstre de 12 km sous le bras de mer de l'Hudson, pour relier New-York à New-Jersey et Hoboken. Il descend à 30 mètres sous l'eau et a coûté 350 millions de francs. — L'autre est l'achèvement de la ligne qui longe la côte orientale de la Floride, puis s'engage sur un viaduc de 120 km, formé par des arcades, construites en maçonnerie sur une chaîne d'îlots ou récifs (cayes), qui prolongent la Floride jusqu'à *Key-west*, port d'embarquement pour la Havane.

MEXIQUE. — Toujours sage et tranquille, le Mexique donne bon exemple aux autres républiques espagnoles. Les faits politiques laissent place aux faits d'ordre économique, ce qui est préférable.

L'industrie minière, surtout de l'argent et de l'or, joue un rôle essentiel. L'argent est le métal national ; sa production, qui égale ou dépasse celle des Etats-Unis, atteint annuellement, malgré la dépréciation, une valeur moyenne de 200 à 300 millions de francs. L'exploitation de l'or progresse constamment et fournit actuellement pour 80 millions ; aussi ces deux métaux comptent-ils pour plus de la moitié dans l'exportation mexicaine. Celle-ci, grâce à l'établissement de nombreux et coûteux chemins de fer, se développe plus rapidement que l'importation. Elle se compte en piastres d'argent, parce que le Mexique paie l'étranger en argent, tandis que l'importation est comptée en piastres d'or, vu que l'étranger paie le Mexique en or.

(A suivre.)

---

### Bibliographie

— GERSON. — *Traité du devoir de conduire les enfants à Jésus-Christ*. Traduit par l'abbé A. SAUBIN. 1 vol. in-12 de la Collection des *Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse (Science et Religion, no 531)*. Prix : 0 fr. 60. BLOUD et Cie, éditeurs, 7 place Saint-Sulpice, Paris (VI<sup>e</sup>). En vente chez tous les libraires.

Voici l'un des plus aimables écrits du docte et pieux Gerson. Il faut remercier M. Saubin d'avoir mis ce précieux texte à notre portée, car son parfum d'antiquité qui lui confère une grâce spéciale, n'empêche qu'il ne soit aujourd'hui, plus que jamais, à lire et à répandre. C'est dans une langue simple

et discrètement émue, un parfait éloge de l'éducation chrétienne. Les maîtres devront le méditer et en recommander la lecture aux parents. Exciter les enfants à venir au Christ, leur apprendre à venir au Christ, écarter le scandale de leur chemin, telle est la tâche à laquelle nous convie l'auteur. En est-il de plus noble, de plus belle, de plus urgente au temps présent?

— J. BARBEY D'AUREVILLY. — L'INTERNELLE CONSOLACION. — SAINTE THÉRÈSE. — PASCAL. — BOSSUET. — SAINT BENOIT LABRE. — LE CURÉ D'ARS. 1 vol. in-12 de la collection *Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse (Science et Religion, n° 532)*. Prix : 0 fr. 60. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI<sup>e</sup>). En vente chez tous les libraires.

L'attention vient d'être attirée sur Barbey d'Aureville, dont l'œuvre était tombée dans un injuste oubli. Mais les panégyristes de ce magnifique écrivain ont un peu négligé la partie religieuse de son œuvre qui n'est cependant ni la moins riche, ni celle qui mérite le moins d'être remise en honneur. A cet égard les essais que l'on a eu l'heureuse pensée de réunir ici sont tout à fait révélateurs. On les jugera, nous n'en doutons pas, parfaitement dignes de figurer dans une collection des chefs-d'œuvre de la littérature religieuse.

— LE PRINCIPE DES DÉVELOPPEMENTS THÉOLOG.QUES, par H. N. OXENHAM. Ouvrage traduit de l'anglais par J. BRUNEAU, S. S., professeur de Grand Séminaire. 1 vol. in-12 (Collection *Science et Religion, n° 533*). Prix : 0 fr. 60. BLOUD et Cie, éditeurs, 7 places Saint-Sulpice, Paris (VI<sup>e</sup>). En vente chez tous les libraires.

Il semble bien qu'il faille voir dans le problème du développement du dogme une de ces questions capitales d'où dépendent et par laquelle sont solutionnées une foule de controverses de détail. Par exemple, ce problème est en évidente corrélation avec celui de la véritable portée des définitions dogmatiques qui souleva naguère de si ardentes discussions. Bien que l'ouvrage de Newman demeure le texte fondamental auquel recourront longtemps encore les théologiens, il était néanmoins opportun de mettre à la portée du public français l'essai court et lumineux de Oxenham. On y trouvera un exposé très net et très complet de la théorie des développements. A côté de celui de Newman, cet essai reste pleinement original et digne, au même titre, de nos méditations.